Paris, Vrin, s.d. (1981), 613 p. [1]. Enfin Christiane Lamourette fait le point sur le pharaonisme dans son article : « Aspects de la vie littéraire au Caire entre les deux guerres mondiales », *Annales Islamologiques,* XIV (1978) 217-270.

Il faut restituer à Gilbert Delanoue son orthographe (p. 214, 339, 421 et 422). On doit aussi consulter sa thèse : *Moralistes et politiques musulmans dans l'Egypte du XIX*e *siècle (1798-1881),* Le Caire, Institut Français d'Archéologie Orientale, 1982, 739 p. [2]. Le titre du livre de Ramsīs ʿAwaḍ (p. 276 et 412) est : *Tawfīq al-Ḥakīm allaḍī « lā » naʿrifuh,* l'absence de la négation déformant complètement le sens de l'ouvrage. Le livre de Louis ʿAwaḍ doit se lire *Plutoland,* en référence au mythe ancien, et non *Plotoland* (p. 187, 196, 202) qui n'évoque rien. Et l'auteur français dont s'inspire T. al-Ḥakīm est Albin Valabrègue (p. 278).

Le manuel de J. Brugman se présente comme un ouvrage classique, une synthèse très satisfaisante. Il apporte des précisions sur de nombreux points de détail. Sa consultation dispense de la lecture de monographies dispersées et invite à prendre connaissance des œuvres originales.

Jean FONTAINE
(I.B.L.A., Tunis)

ʿAbd al-Muḥsin Ṭaha BADR, *al-Ru'ya wa'l-adāt Naǧīb Maḥfūẓ.* Le Caire, Dār al-maʿārif, 3e éd. 1984 (1re éd. 1977). 24 × 17 cm., 416 p.

Professeur à l'Université du Caire, M. Badr est spécialiste de littérature égyptienne contemporaine. Sa thèse, qui traite de l'évolution du roman en Egypte de 1870 à 1938 est un ouvrage qui, publié en 1963, fait autorité. Le livre dont nous parlons aujourd'hui examine, à propos du célèbre romancier N. Maḥfūẓ, l'influence que la vision (*ru'ya*) que le romancier a de la vie et de l'homme exerce sur les moyens (*adawāt*) qui lui permettent de traiter son sujet. Cette étude s'inscrit donc dans la même direction de recherche que les deux précédentes *al-Riwā'ī wa'l-arḍ* et *Ḥawl al-adīb wa'l-wāqiʿ*, qui sont l'une et l'autre de 1971.

Beaucoup de travaux ont déjà été consacrés à N. Maḥfūẓ (Ġālī Šukrī, 1969; Maḥmūd Amīn al-ʿĀlim, 1971; A. Muḥammad ʿAṭiyya, 1971; Muḥammad Ḥasan ʿAbd Allāh, 1972). Mais l'intérêt particulier de celui-ci tient non seulement à la réputation de son auteur mais à la période analysée. En effet, ce n'est pas toute l'œuvre de Maḥfūẓ qui a été prise en considération, mais seulement la partie publiée avant 1949. C'est-à-dire toute sa production antérieure à *La Trilogie* qui devait le rendre célèbre et dont le premier volume paraît après sept ans d'interruption de ses publications, en 1956. Il s'agit ici, d'une part, d'un recueil de nouvelles et de huit romans, et, d'autre part, de tous les articles et nouvelles parus dans la presse de 1930 à 1946. Les précisions bibliographiques figurent à la fin du volume. On conçoit l'intérêt qu'il y a à découvrir ce qui intéressait l'écrivain en herbe et comment il a fait ses premières armes, pour mieux comprendre sur quelles bases son œuvre a commencé.

[1] Cf. *Bulletin Critique* n° 3 (1986), p. 36. — [2] Cf. *Bulletin Critique* n° 1 (1984), p. 394.

BCAI 4 (1987) ʿA.M.Ṭ. Badr: al-Ru'ya wa 'l-adāt, Naǧīb Maḥfūẓ, recensé par Ch. Vial
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

Le premier chapitre, « Les racines de la vision », nous renseigne sur son origine, ses études et le contenu de ses articles. Né en 1911 dans une famille qui ressemble assez à celle de la *Trilogie*, il deviendra étudiant en philosophie (maîtrise sur l'esthétique, sous la direction de Muṣṭafā ʿAbd al-Rāziq). Son premier article, qu'il écrit à l'âge de 19 ans, est publié par Salāma Mūsā dans sa revue *al-Maǧalla al-ǧadīda* et traite de « croyances défuntes et croyances nouvelles ». A travers sa collaboration plus ou moins régulière à une demi-douzaine de revues, on voit se dessiner la personnalité d'un homme séduit par la science, attiré par le socialisme mais opposé résolument au communisme, répugnant au matérialisme et au positivisme. Politiquement, c'est un libéral progressiste. Littérairement, « il a tendance au conservatisme, est enclin à juger les écrivains sous l'angle de la morale plutôt que sous celui de l'art, à considérer que le monde de la littérature et de l'art est céleste et doit rester éloigné du bas monde, matériel et terrestre, sale » (p. 47). La dichotomie qu'il établit entre la nature bestiale et la nature angélique de l'homme pousse cet idéaliste au pessimisme. Il y a une évolution de l'humanité mais vers le pire, car seule une infime minorité d'êtres peuvent transcender la bête. Et le romancier fonctionnera selon un système d'étalonnage des activités humaines allant des compromissions du commerce et de la politique au détachement du soufi. Car notre écrivain est attiré par le soufisme, et, s'il place Bergson en tête des philosophes modernes, c'est parce qu'il le considère comme un mystique moderne.

Le chapitre II concerne les premières nouvelles écrites par Maḥfūẓ. Il en aurait déchiré cinquante, les journaux et revues lui en ont publié quatre-vingts, dont trente ont été reprises en recueil : *Hams al-ǧunūn*. On a l'habitude de dire que ce recueil date de 1938. Or M. Badr conteste cette date. Il est certain, d'après lui, que tous les récits retenus avaient été publiés en 1938, mais le recueil lui-même n'est sorti qu'en ... 1947! Erreur ou tricherie? Maḥfūẓ aurait laissé accréditer l'idée d'une édition plus ancienne parce qu'il était conscient que d'autres nouvellistes, en 1947, avaient publié des nouvelles d'une valeur bien supérieure (Ṭāhir Lāšīn, Muḥ. Taymūr ou Y. Ḥaqqī) (p. 74). Ces récits ne nous livrent aucune « vision » vraiment personnelle de la vie et des êtres, simplement une sorte de sagesse désabusée. Ce sont plutôt des essais, des exercices sur des sujets limités : souvenirs de jeunesse, faits extraordinaires, histoires édifiantes. Il ne faut pas y chercher des constructions logiques, d'analyse des personnages. L'auteur montre constamment le bout de son nez. La langue n'est pas adaptée à un récit précis et vivant, elle est prosaïque, administrative (*taqrīrī*), générale, artificielle, pastiche de Ṭāhā Ḥusayn ou même de Manfalūṭī. Il faut garder à l'esprit ces caractéristiques relatives au contenu et à la forme, car c'est à partir de là que sera mesuré le chemin parcouru.

Après ces deux chapitres préliminaires, la deuxième partie comporte également deux chapitres correspondant aux deux premiers romans « pharaoniques » de Maḥfūẓ : *ʿAbaṯ al-aqdār* (Le destin s'amuse) est de 1939. Chéops se trouve vaincu par le destin. Ce destin correspond à une représentation populaire égyptienne, très différente, par exemple, de la représentation grecque : il n'y a pas de combat, l'homme est désarmé. Ce roman est sévèrement jugé : descriptions détaillées fréquentes et inutiles sans qu'il y ait aucun effort pour restituer la société de l'époque, recherche formelle sans originalité ni relief, images et formules toutes faites. Avec *Rādūbīs* (1943), le destin implacable se trouve à l'intérieur de l'homme, provient de sa nature, de ses instincts. Ce roman est mieux construit que le précédent, mais les interventions continuelles de

BCAI 4 (1987) ʿA.M.Ṭ. Badr: al-Ruʾya wa ʾl-adāt, Naǧīb Maḥfūẓ, recensé par Ch. Vial
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

l'auteur en ralentissent l'action; temps et espace ne sont pas marqués, les personnages n'évoluent pas.

La troisième partie, « La relation avec la réalité », marque un progrès. Si le premier des deux chapitres qui la constituent concerne encore un roman « pharaonique » (*Kifāḥ Ṭība,* 1944), c'est que celui-ci représente, selon M. Badr, « un message de l'Egypte pharaonique à l'Egypte moderne ». Il y est question de la lutte des Thébains contre les Hyksos qui les ont envahis, et donc le rapport entre cette situation et celle de l'Egypte moderne également occupée est évident. Là l'intérêt accordé au réel et l'importance reconnue à l'action humaine marquent un net progrès de la manière du romancier, mais c'est une vision « épique », non une vision « romanesque ». On est très près de la *Sīra* populaire. Le récit est plus plausible parce que plus humain, mais une évidente tendance au manichéisme et trop de commentaires philosophiques ou moraux viennent gâter les choses.

Le deuxième chapitre situe *al-Qāhira al-ǧadīda* (Le Caire moderne), 1954, dans le prolongement direct du dernier roman pharaonique : les Hyksos actuels (« l'aristocratie ») sont parmi les Egyptiens qu'ils méprisent. L'Egyptien, à moins de montrer patte blanche — être maquereau ou prostitué(e) — ne saurait être admis parmi les maîtres dissolus de l'Egypte. Le progrès ici se marque dans l'abandon du conte populaire et du formalisme, le caractère circonscrit de l'espace et du temps, mais la langue n'est pas encore vraiment fonctionnelle et les personnages, définis une fois pour toutes, n'évoluent pas.

La quatrième partie, « Vers le réalisme », commence par *Ḫān al-Ḫalīlī* (1946) qui représente le passage « du Caire ancien au Caire bourgeois ». Il y est surtout question de la petite bourgeoisie en proie à « l'angoisse, l'oppression, l'ambition, la perdition ». Par certains aspects, c'est une régression : on nous parle encore de valeurs absolues — comme dans les premières œuvres — et d'acceptation du destin. Mais l'espace s'est précisé et orienté, il a une fonction (deux quartiers du Caire nettement caractérisés), alors que le temps, lui, est immuable. Curieusement, ce sont les personnages les moins importants, les moins « travaillés », qui sont le plus attachants, parce que l'intervention de l'auteur y est moins sensible. Le chapitre qui suit, *al-Sarāb* (Mirage), 1948, est donné par M. B. comme « le mirage du Caire aristocratique ». Ce roman est sorti après *Zuqāq al-madaqq* — qui sera examiné tout à l'heure — mais aurait été *écrit* avant lui. Pour la première fois, le romancier laisse parler le héros principal, un anormal, victime du complexe d'Œdipe, qui représente, dans son destin pitoyable, la décomposition d'une classe sociale. Mais ce narrateur dément construit son récit selon la technique très logique de Maḥfūẓ et, finalement, le langage de l'inconscient et du rêve a peu de place.

Deux romans encore font l'objet de la quatrième et dernière partie : « le réalisme critique ». Le premier est *Zuqāq al-madaqq,* du nom d'une ruelle du Caire fatimide, donc le quartier où se déroulait déjà l'action de *Ḫān al-Ḫalīlī,* sensiblement à la même époque. L'acceptation du changement par les habitants de la ruelle constitue le premier élément nouveau. Il y a unité d'histoire et, au lieu d'un héros principal, c'est la ruelle tout entière, collectivité vivante, qui joue ce rôle. Cependant, il y a des aspects négatifs : importance de l'hérédité qui prédétermine un personnage, goût de la caricature, misanthropie de l'auteur qui condamne les personnages à des dénouements funestes. Le style, quant à lui, manifeste à la fois qualités et défauts. Le dernier chapitre, traitant de *Bidāya wa-nihāya,* le dernier roman présenté, a pour sous-titre

BCAI 4 (1987) 'A.M.Ṭ. Badr: al-Ru'ya wa 'l-adāt, Naǧīb Maḥfūẓ, recensé par Ch. Vial
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

« les trois Caire(s) ». Il s'agit des trois « classes » : le peuple, l'aristocratie et la petite bourgeoisie. En réalité, c'est à cette dernière classe qu'appartient la famille à laquelle le roman est consacré, et ce sont ses membres qui, soit demeurent dans leur milieu originel, soit le quittent : vers le haut, l'aristocratie, ou vers le bas, le peuple. Pourtant, remarque M. B., ces personnages ne sont pas conduits par un fatalisme de classe mais par un fatalisme du caractère. Ils sont traités de main de maître, mais apparaissent immuables. L'œuvre est solidement construite et le style a franchi un pas de plus vers ce que doit être l'écriture du romancier véritable : l'action démarre dès la première ligne, on abandonne la manière du conte populaire pour une narration au présent avec mouvement et images, comparable au langage du cinéma, avec emploi de procédés stylistiques modernes : phrases courtes, *flash back,* monologue intérieur. « Mais Maḥfūẓ ne s'est pas encore débarrassé des termes académiques (*alfāẓ qāmūsiyya wa-muʿǧamiyya*) » (p. 395).

M. Badr ne conclut pas ce travail. On se contentera d'abord de constater la place peut-être démesurée qui est accordée à la société. C'est en fonction de l'authenticité de la peinture qu'il en donne et de sa fidélité à son service que l'écrivain est jugé. Ensuite il convient de souligner que notre critique ne se montre guère tendre pour le romancier qui, au moment où il le laisse ici, se trouve simplement sur la bonne voie. Enfin, pour en revenir au sujet de cette enquête, il apparaît évident que la « vision » de Maḥfūẓ n'a pas varié du tout pendant cette première partie de sa production, et il est peu probable que cela change jamais, alors que des changements — très progressifs il est vrai — se manifestent dans les moyens (*adāt* — pourquoi ce singulier, d'ailleurs?) mis en œuvre pour l'exprimer.

Charles VIAL
(Université de Provence)

Fawzia AL-ASHMAWI-ABOUZEID, *La Femme et l'Egypte moderne dans l'œuvre de Naguib Maḥfūẓ (1939-1967),* préface de Nada Tomiche. Labor et Fides, Publications orientalistes de France, Genève, 1985. 187 p. (coll. Arabiyya, N° 7).

A la table numéro quatre du casino « le Palais du Nil », au Caire, tous les vendredis et trois heures durant, Naguib Maḥfūẓ continue à soixante-quinze ans d'évoquer librement avec le tout-venant de ses lecteurs, plus rarement de ses critiques, les sujets qui lui tiennent à cœur. Parions que ce bavardage-là au-dessus du Nil (cf. l'interview récemment accordée par le romancier au *Mostakbal* n° 513 du 20/12/86) lui aura donné l'occasion de se féliciter. A deux reprises en quelques mois, il aura eu les honneurs des chroniques littéraires françaises : la première fois à l'occasion de la parution, chez J.C. Lattès, de la très belle traduction, par Philippe Vigreux, du volume initial de la trilogie, *Impasse des deux Palais;* une seconde fois lors de la publication d'une traduction plus maladroite, chez Sindbad, d'un autre de ses livres magistraux, l'un des plus lus dans le monde arabe : *le Voleur et les Chiens.* Mais ce n'est pas tout. Fawzia al-Ashmawi-Abouzeid, auteur de l'essai dont voici une recension, nous promet une prochaine traduction de *Miramar.* Si l'on veut bien se souvenr qu'Antoine Cottin n'a laissé, depuis 1983, aucune excuse à qui continuerait d'ignorer *le Passage des Miracles* (éd. Sindbad), on conviendra qu'il y a là

BCAI 4 (1987) 'A.M.Ṭ. Badr: al-Ru'ya wa 'l-adāt, Naǧīb Maḥfūẓ, recensé par Ch. Vial
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net